

Françoise triomphait. Elle croyait déjà que son fiancé était sauvé, et l'hommage si délicat qu'elle en recevait charmait son cœur.

M. Damblé releva sa tête où se lisait le plus vif désappointement.

—Qu'est-ce que cela veut dire, mademoiselle ? murmura-t-il.

—Je l'ignore, M. le juge de paix.

—C'est pourtant un envoi qui vous est fait. D'où vient-il ?

—Je ne puis pas le deviner.

Le brigadier Lutscher avait tout écouté jusque-là, sans rien dire, mais à ce moment il crut de son devoir d'intervenir pour aider le magistrat.

Prenant l'enveloppe et la tournant :

—Cette fleur vient de Noirmoutier, dit-il, voici le timbre de la poste.

La figure du juge de paix s'éclaira, tandis que celle de Françoise pâlisait affreusement.

Le brigadier le remarqua et eut pitié de la jeune fille, mais il était, comme tout autre gendarme, fidèle à son devoir.

—Vous ne connaissez personne à Noirmoutier ? demanda le juge de paix à M. et à Mme Dugast.

—Non, monsieur.

—Ni vous, mademoiselle.

Françoise eut à peine la force de tourner négativement la tête.

M. Damblé était dans le ravissement ; il prit son chapeau, remit l'immortelle dans son enveloppe, puis, saluant Françoise et ses parents :

—Croyez bien, lui dit-il, que je regrette... Mais c'est le devoir de tout magistrat... Ce jeune homme s'est trahi lui-même. J'avais bien deviné que cette lettre était importante pour la justice !

Le magistrat, suivi du brigadier, quitta en toute hâte La Frénaie et courut d'un trait à Châteaubriant, d'où il envoya au procureur impérial le télégramme suivant :

Procureur impérial. Nantes. Urgence.

" Jean Beaugard est à Noirmoutier.

" Lettre explicative suit. Serai à Nantes demain.

" DAMBLÉ."

Puis il alla à la cuisine où il trouva sa fille.

—Je le tiens, s'écria-t-il, je le tiens, ce Jean Beaugard ! Embrasse ton père, ma chère enfant : Eloges, avancement, mariage, tout nous vient à la fois.

Marguerite haussa les épaules.

—Vous ne l'avez pas encore, murmura-t-elle.

Sans écouter sa fille, M. Damblé se précipita chez son futur gendre.

—Victoire, dit-il, victoire ! Je sais enfin où est Jean Beaugard, et dans vingt-quatre ou quarante huit heures il sera aux mains des gendarmes ?

Pour la première fois, depuis de longs mois, le visage de M. Tuloup s'éclaira d'un vague sourire.

—Puisse-je vous ne pas vous tromper ! fit-il.

Pendant ce temps, une scène lamentable se passait à la Frénaie. Françoise, ne pouvant supporter l'horrible pensée d'avoir servi elle-même à l'arrestation de son fiancé, poussait un sanglot déchirant, et, vaincue enfin par sa douleur, tombait, inanimée, entre les bras de ses parents.

IV

LA CAVERNE DU FAUX-SAULNIER.

Cependant, tout allait bien à Noirmoutier.

Les trois amis, n'étant inquiétés par personne, en relations les plus cordiales avec la gendarmerie et la police, en étroite amitié avec les principaux marins du port et avec M. Batifoulier, qui exerçait une véritable autorité dans l'île, jouissaient de la sécurité la plus complète.

Rouget et Beaugard avaient terminé leurs travaux de chargement et de déchargement ; la *Dorade* et la *Sainte-Aglée* étaient parties pour d'autres destinations, mais d'au-

tres bateaux marchands étaient arrivés, et les deux compagnons avaient de nouveau offert leurs services, qu'on s'était empressé d'accepter sur bonne réputation.

C'est pourquoi, ils étaient maintenant occupés à charger le *Cormoran* et le *Saint-Guénolé* de sardines préparées et confites, et aussi de charbon pour la traversée.

Ils avaient fini, avec leur barbe taillée en collier et leurs petites pipes sans cesse allumées, par ressembler absolument aux marins avec lesquels ils vivaient tous les jours.

La mère Plumeau ne tarissait pas d'éloge sur leur compte auprès de toutes les commères du port :

—Je n'ai jamais eu de pareils pensionnaires, disait-elle ; il y en a bien un que je ne vois jamais que le soir, mais il est aussi tranquille que les autres, quoiqu'il soit grand chasseur

—Vous apportez-il du gibier ?

—Cela ne vous regarde pas.

La mère Plumeau ne voulait pas trahir ses locataires, qui mangeaient de temps à autre des lapins pris ou tués par le Potard.

M. Batifoulier aimait aussi à attirer Rouget et Beaugard au *Jeune Marsouin*. De temps en temps même, il les envoyait chercher et leur offrait " la goutte." Mais Louis et Jean n'acceptaient jamais les cadeaux du père Baulier et payaient toujours soigneusement leur écot.

Aussi, l'aubetgiste était-il ravi d'un tel voisinage, et il aimait à rappeler aux trois compagnons comment il les avait reçus un jour et leur avait procuré du travail.

Mais parfois ses questions embarrassaient le Potard :

—D'où diable êtes-vous donc venus, disait le bonhomme en agitant ses petits yeux.

—Tiens, répondait le Potard avec un gros rire, la belle question ! Nous venions d'à-côté ?

—Sans doute, sans doute, mais où est-ce donc, à côté ?

—C'est par là !

—Je vois bien derrière l'église. Mais comment étiez-vous arrivés dans l'île ?

—En bateau, père Batifoulier, en bateau !

—Parbleu, je le pense bien, mais il n'était point venu de bateaux la veille ni l'avant-veille.

Alors le Potard riait plus fort.

—Nous sommes peut-être venus en ballon ?

—Farceur, murmurait Batifoulier, en roulant son gros ventre vers la cuisine.

Le Potard n'était pas tranquille.

—Ce bonhomme-là m'ennuie, avec ses questions, disait-il.

Eugène Carrou était redevenu braconnier, comme autrefois avec Rouget dans les forêts de Maine et de l'Anjou.

Il avait rompu son marché avec M. Luro, mais il connaissait admirablement les bois, les marais, les anciennes salines et les falaises du nord de Noirmoutier.

Il passait parfois des nuits entières hors du logis de la mère Plumeau, occupé à tendre ses collets ou à surveiller les agissements des lapins.

D'autres fois, le Potard arrivait par une nuit sombre, ayant son fusil sur l'épaule, et chargé non seulement de lapins, mais encore d'oiseaux de mer qu'il choisissait parmi ceux qui étaient bons à manger.

La mère Plumeau souriait en le voyant venir avec tout ce gibier, mais elle n'avait garde de le trahir, car tout était profit pour elle, puisque Eugène alimentait la cuisine, qu'elle faisait toujours payer aussi cher, sans parler des peaux et des plumes qu'elle vendait à son profit.

Cette vie si tranquille et matériellement si douce fut cependant agitée un jour, par une singulière proposition.

L'un des maîtres au cabotage qui avait le plus d'influence sur le port était l'Islandais.

Nul ne savait son vrai nom, mais chacun l'estimait ; il était même un peu redouté, car il se montrait sévère pour le travail. Sa particularité était un mutisme obstiné. Il ne parlait que pour donner des ordres.

Autant l'île-à-voile était bavard, autant l'Islandais était taciturne.